



Petit Courrier des Dames,

Journal des Modes.

MODES.

COIFFURES.—Il n'est presque plus douteux maintenant que ce soient les coiffures à la grecque qui auront la majorité cet hiver. A l'Opéra, ou au Théâtre-Italien, on en voit un grand nombre distinguées par des enjolivemens plus ou moins favorables. Le fond de cette coiffure est toujours des nattes entrecoupées de chaînes d'or ou de perles entourant une fusée de tire-bouchons qui retombe derrière la tête, ou quelque fois un peu de côté. Un bandeau lisse sur le front est ce qui sied le mieux à ce genre. Nous avons remarqué le joli effet des perles dans ces coiffures; trois rangées serpentaient autour des tresses placées sur la nuque, et venaient se prolonger en bandeau sur le front. Cette même disposition se retrouvait aussi en jais noir dans des cheveux blonds, ce qui était charmant.

— Des plumes se portent en bouquet avec des coiffures basses ; elles sont fixées sur le côté, au-dessus des tresses, et viennent se pencher sur les touffes du devant.

— Une très-jolie femme portait à l'Opéra une coiffure tout-à-fait antique. Sur la nuque ses cheveux tressés étaient tournés de manière à rejeter très en arrière les boucles de cheveux retombant en longs tire-bouchons. Ses cheveux lisses en bandeau, étaient traversés par trois petites chaînes d'or fixées au milieu du front par un large camée.

— On continue néanmoins à voir beaucoup de cheveux relevés à la chinoise. Des coques de rubans en gaze se disposent en ornement, pour remplacer les fleurs et les plumes dans les toilettes demi-parées.

CHAPEAUX. — Quelques femmes, dont l'élégance ne permet pas de mettre en doute la nouveauté des modes qu'elles adoptent, ont paru depuis quelques jours avec des chapeaux, ou pour mieux dire des capotes si extraordinairement petites, que la passe déborde de très-peu les touffes de cheveux ; cette passe, très-courte et évasée carrément, dégage tout-à-fait la figure. La forme ou calote est très-inclinée en arrière et suit presque horizontalement la direction de la passe ; elle est terminée par un bavolet. Les ornemens de ces chapeaux, qui se font en moire ou en satin, sont un nœud de ruban ou un petit panache de plumes placé très de côté ; du reste, les yeux ne sont pas encore faits à cette mode, qui ne compte pas encore beaucoup de prosélytes, mais que nous représenterons dans nos gravures aussitôt que l'on pourra juger qu'elle est réellement adoptée.

— On voit une immense quantité de chapeaux bleus. Les plus jolis sont en satin bleu, ornés d'un bouquet de plumes bleues, la passe arrondie, évasée avec grâce, un peu serrée sur les oreilles, et ayant l'intérieur doublé d'une blonde froncée en éventail.

— Nous avons remarqué un chapeau en velours feuille d'acanthé, orné d'une espèce de plume saule formée par des marabouts blancs, et le bout nuancé en couleur feuille d'acanthé. Ce chapeau très-habillé offrait une forme demi-berret. La plume était attachée du côté droit et retombait très-bas du côté gauche.

— Pour négligé on voit des capotes en moire noire ornées de plumes noires ; en moire mauve ou grenat, doublées de velours noir et ornées de rubans de gaze de la nuance du chapeau, ou de nœuds de rubans en satin mauve broché en noir.

ROBES. — On porte en toilette beaucoup de tissus de cachemire ou



étoffes nouvelles imitant le cachemire. Elles sont brodées les unes au crochet, les autres en soie plate. Beaucoup ont des corsages à la grecque. Les mancherons jockeys ou accessoires du même genre qui accompagnent les épaulettes, existent toujours pour les robes qui ont des manches blanches. Les manches courtes sont très-larges, à plis retombans. Pour leur donner un peu de consistance, on les double d'étoffes très-fortes, ce qui est préférable aux manches-gigots que l'on mettait dessous.

— Le haut des manches des douillettes doit aussi être doublement ouaté, afin que les plis soient plus cossus et se maintiennent. On soutient cette partie de la manche par un bracelet élastique très-étroit qui se trouve caché au-dessous du coude, et qui tend parfaitement le bas de la manche. On met beaucoup de pélerines sur les redingotes ou douillettes. La plus grande de ces pélerines, lorsqu'on en met deux, a des pans qui passent sous la ceinture. La plupart n'ont qu'un large ourlet; d'autres sont découpées à longues dents très-pointues.

— Beaucoup de robes en étoffe ont une espèce de petit schall ou revers large de quatre doigts qui rabat tout autour du corsage. Le revers, de la même étoffe que la robe, est très-richement brodé ou garni d'une ruche de blonde, ce qui donne beaucoup de grâce au corsage. Il se sépare sur les épaulettes, ou s'y trouve élargi par un gousset qui ne gêne en rien les plis des manches.

— A l'Opéra nous avons vu deux robes de chaly à dessin ponceau sur fond blanc, qui avaient une forme tunique; elles avaient des manches blanches en crêpe; un corsage à draperie, pincé sur les épaules, et s'ouvraient comme une redingote sur un jupon de crêpe blanc.

FANTAISIES. — Les manches de blonde ont presque toutes la coupe de manches d'étoffes, larges du haut, serrées du bas. Les bouquets sont disposés pour cette coupe. On en voit trois très-grands sur la partie supérieure; tandis que sur la partie collante de la manche, une rangée de bouquets plus petits descend graduellement jusqu'au poignet.

— Quelques peignes d'écaille ne présentent, au lieu de galerie, que trois grandes palmes sculptées, que l'on place du côté opposé aux coques de cheveux.

— Les voiles de blonde blanche se portent sur les chapeaux habillés. Ceux en blonde noire sur les capotes négligées.

La Société de Paris

SOUS LE DIRECTOIRE.

JOSÉPHINE. — M^{me} TALLIEN. — M^{me} HAMELIN.

Le mot *société*, après la terreur, ne servait plus à désigner qu'une réunion, mais en réalité il n'existait plus de société. Les maisons particulières craignaient de montrer du luxe en recevant habituellement, et l'on se bornait à aller beaucoup dans des réunions d'abonnés où se trouvait la meilleure compagnie. Il en était ainsi non-seulement pour des concerts, mais pour des bals. On n'imagine guère aujourd'hui que les femmes les plus élégantes allaient danser au bal de Thélusson¹, au bal de Richelieu²; et le plus curieux de tout cela, c'est que toutes les opinions, toutes les castes s'y trouvaient réunies et confondues, et s'entendaient fort bien ensemble pour rire et sauter.

Un jour, au bal de Thélusson, il arriva une assez drôle d'aventure à M^{me} Da....s, qui y menait quelquefois sa fille. Elle était arrivée fort tard : le grand salon était totalement rempli, et il n'y avait aucune possibilité de trouver deux places. Cependant, à force de coups de coudes et de sollicitations, ces deux dames parvinrent au centre du salon. M^{me} Da....s, qui n'était pas absolument timide de son naturel, regardait de tous côtés pour voir si elle découvrirait au moins une place, lorsque ses regards tombèrent sur une jeune et charmante figure entourée d'une profusion de cheveux blonds, regardant timidement avec de beaux et grands yeux bleu foncé, et offrant dans tout son ensemble l'image de la plus gracieuse sylphide. Cette jeune personne était reconduite à sa place par M. de Trénis, ce qui prouvait qu'elle dansait bien; car M. de Trénis n'admettait à l'honneur d'être invitées par lui, que celles qui méritaient la réputation de *bonne danseuse*. La gracieuse jeune fille, après avoir salué en rougissant le *Vestris* des salons, s'assit auprès

¹ A l'hôtel Thélusson, au bout de la rue Cérutti, en face du boulevard, il y avait une immense arcade; Murat l'acheta sous le consulat.

² De même à l'hôtel Richelieu.

Modes de Paris.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 2 près le passage de l'Opéra
*Chapeau en Meire. Robe de Satin garnie de Martre Manteau grand lama
 des M^{rs} de Mme Jagelin rue de Richelieu N.º 93.*

d'une femme qui paraissait être sa sœur aînée, et dont la parure élégante faisait l'objet de l'attention et de l'envie de toutes les femmes du bal. « Qui sont ces femmes-là ? demanda M^{me} Da....s au vieux marquis d'Hautefort qui lui donnait le bras. — Comment ! vous ne connaissez pas la vicomtesse de Beauharnais ? c'est elle et sa fille. Elle est aujourd'hui madame Bonaparte. Eh ! mais.... tenez, voici une place à côté d'elle, venez vous y asseoir : vous renouvelerez connaissance. »

M^{me} Da....s, pour toute réponse, donna une telle secousse à M. d'Hautefort qu'elle l'entraîna, malgré lui, dans un des petits salons qui précédaient la grande rotonde : « Êtes-vous fou ? lui dit-elle, lorsqu'ils furent dans l'autre pièce. Une belle place vraiment ! à côté de M^{me} Bonaparte ! Ernestine aurait donc été forcée de faire connaissance avec sa fille ! Mais la tête vous tourne, marquis ! Eh ! mon Dieu, quelle est cette belle personne ? » et M^{me} Da....s indiquait une femme qui entrait en ce moment dans le salon, et vers laquelle non-seulement les regards, mais la foule se portait.

Cette femme était d'une taille au-dessus de la moyenne ; mais une harmonie parfaite dans toute sa personne, empêchait de s'apercevoir de l'inconvénient des trop hautes statures. C'était la Vénus du Capitole, mais plus belle encore que l'œuvre de Phidias, car on y retrouvait la même pureté de traits, la même perfection dans les bras, les mains, les pieds, et tout cela animé par une expression bienveillante, une réflexion du miroir magique de l'ame, qui disait tout ce qu'il y avait dans cette ame, et c'était la bonté. La parure ne contribuait pas à ajouter à sa beauté, car elle avait une simple robe de mousseline des Indes, drapée à l'antique, et rattachée sur les épaules avec deux camées ; une ceinture d'or serrait sa taille et était également fermée par un camée ; un large bracelet d'or arrêta et fixait sa manche fort au-dessus du coude ; ses cheveux d'un noir de velours, étaient courts et frisés tout autour de la tête ; cette coiffure s'appelait alors à la *Titus* ; sur ses blanches et belles épaules était un superbe schall de cachemire rouge, parure à cette époque fort rare encore et fort recherchée. Elle la drapait autour d'elle d'une manière toujours gracieuse et pittoresque, formant ainsi le plus ravissant tableau.

« C'est M^{me} Tallien, répondit M. d'Hautefort. — M^{me} Tallien ! s'écria M^{me} Da....s ; ah ! mon Dieu ! comment m'avez vous amenée ici, mon cher ami ? »

Dans ce moment une forte odeur d'essence, de rose se fit tout-à-coup sentir dans l'appartement. Un mouvement assez vif fit porter vers la

porte une foule de jeune gens, de ceux qu'on appelait alors des incroyables, au-devant d'une jeune femme qui arrivait seulement, quoiqu'il fût prodigieusement tard. Dans cette femme se trouvait ce qu'on peut appeler de la laideur, et cependant un inconcevable attrait. Elle était mal faite, mais ses petits pieds dansaient si bien ! Elle était brune, mais ses yeux noirs brillaient d'une telle expression ! Et puis elle était gracieuse ; on voyait que si elle était méchante pour quelqu'un, c'est qu'on l'avait attaquée. Son regard vif et malin étincelait d'esprit, et exprimait en même tems toute la bonté de la personne la plus simple. Elle était tout ensemble bonne amie et la plus amusante des femmes. Enfin elle plaisait ; elle était à la mode alors, et son nom était redouté et souhaité lorsqu'on désirait être jugé par elle. Tous les hommes remarquables du bal l'entourèrent aussitôt qu'elle parut ; parmi eux on remarquait les deux MM. de l'Aigle, M. de Montrou, M. Bachué, Albon-Dorsay, les Anisson, les deux frères Charles et Juste de Noailles, les trois Ratinac et plusieurs autres dont les noms sont moins connus. M. Charles Dupaty, M. de Trénis, M. Lafitte, lui demandèrent à l'instant de danser avec eux ; elle répondit à chacun avec une expression de bonne humeur et d'esprit, en souriant de manière à montrer deux rangées de dents d'ivoire, et continua d'avancer, en agitant ses légères draperies parfumées, et embaumant ainsi tout l'appartement.

M^{me} Da...s, que cette odeur tourmentait, et qui, comme toutes les personnes tracassières, voulait toujours se plaindre de ce qui plaît aux autres, commença à s'agiter sur la banquette où elle avait enfin trouvé une place, et finit par dire très-haut avec un accent fort impertinent : « En vérité ! je crois que c'est la femme ou la fille de Fargeon *. Il y a de quoi faire évanouir l'homme le plus robuste. — C'est M^{me} Hamelin », dit M. d'Hautefort, qui se faisait un malin plaisir d'être le premier gentilhomme de M^{me} Da...s et de lui nommer les personnes qui pour elle étaient de vrais épouvantails. — M^{me} Hamelin ! s'écria-t-elle, M^{me} Hamelin ! Venez ici, Ernestine, ajouta-t-elle d'une voix émue de colère, mettez votre palatine et partons. » Tout ce qu'on put lui dire ne servit qu'à hâter son départ. Elle répétait avec un accent indigné : « Et ce marquis ! m'assurer que je trouverais ici mon ancienne société ! vraiment oui. Depuis une heure, je tombe de fièvre en chaud-mal. Allons, ma fille, partons. »

* Parfumeur très-renommé.

(Extrait des Mémoires de la duchesse d'Abrantès.)

MÉLANGES.

M^{lle} Taglioni a paru plus ravissante que jamais dans le rôle de Naïade, à la dernière représentation de la *Belle au Bois dormant*. Son costume était un modèle de simplicité et de bon goût : une simple tunique en mousseline blanche avec quelques ornemens ponceau, sur la tête une guirlande en queue de corail formant des dessins gothiques à jour.

M^{lle} Taglioni n'a rien perdu de son talent, mais sa supériorité sur les autres danseuses est moins frappante : la cause en est louable ; elle tient aux immenses progrès faits depuis une année par ses rivales.

L'Opéra redeviendra décidément cet hiver le rendez-vous de la haute société et obtiendra une vogue méritée. Plusieurs débuts auront lieu ; plusieurs ouvrages nouveaux seront représentés. On annonce pour la fin de ce mois la première représentation de *Robert-le-Diable*. On parle beaucoup du luxe et de l'éclat de la mise en scène de cet important ouvrage. On estime à cent cinquante mille francs les dépenses faites par la nouvelle administration pour cette grande composition.

Tout en augmentant ses frais, cette nouvelle administration a diminué le prix des places : ses entrées et abonnemens personnels à toutes les places non louées sont de 250 francs pour six mois, 400 fr. pour l'année. Stalles de galerie et d'amphithéâtre, 6 fr. ; places de balcon et d'orchestre, 7 fr. 50 ; le prix des secondes loges de côté et des troisièmes de face est fixé à 5 fr. ; des loges de quatre places existent aux premières et au rez-de-chaussée ; le prix de ces loges entières est de 32 fr. la location.

Il sera loisible de louer par demi ou par tiers de loge, et pour trois, six mois et un an.

— *La Famille de Lusigny*, drame en trois actes, de MM. Fr. Soulié et Ad. Bossange, a obtenu au Théâtre-Français un succès brillant. On trouve quelques longueurs dans le premier acte, mais le second est rempli d'effet et enlève tous les applaudissemens.

Le jeu des acteurs a été remarquable. Toute mutilée qu'elle est par les retraits, les désertions et d'autres accidens, cette société du Théâtre-Français offre encore un ensemble digne d'éloge. M^{lle} Dupuis, qui était chargée du personnage principal, s'en est parfaitement acquittée. On ne saurait joindre plus de dignité à plus de grâce. Son émotion touche profondément, parce qu'elle n'a rien de forcé ; il y a des accens de mère dans ses paroles, et elle a nuancé tout ce rôle avec une grande

habileté. Le public ira au Théâtre-Français autant pour admirer M^{lle} Dupuis que pour voir *la Famille de Lusigny*.

DAVID ET LE CARDINAL CAPRARA. — Il s'éleva une discussion assez plaisante entre le chef de l'école française, le célèbre David, et le cardinal Caprara. La répugnance de ce grand peintre à représenter ses personnages avec des vêtemens modernes est assez connue; on pourrait même dire que cette répugnance s'étendait à toute espèce de vêtement. Dans son magnifique tableau du couronnement, il représenta le cardinal Caprara, l'un des assistans du pape, sans sa perruque et avec sa tête chauve. Le cardinal, peu sensible à cet avantage, ne s'aperçut que de ce qui lui manquait, et il pria David de vouloir bien lui rendre sa perruque; celui-ci protesta que jamais il n'avilirait ses pinceaux jusqu'à la peindre. Ce fut inutilement que Son Éminence en demanda la restitution. Elle s'adressa même au prince de Talleyrand, alors ministre des affaires étrangères, et l'affaire fut traitée diplomatiquement. Le cardinal mettait d'autant plus de chaleur dans cette discussion, que jamais pape n'ayant porté perruque, en renonçant à la sienne, il aurait pu annoncer quelques prétentions à la chaire de Saint-Pierre, dans le cas où le Saint-Siège serait devenu vacant. David ne céda point, disant que Son Éminence devait *s'estimer heureuse de ce qu'il ne lui avait ôté que sa perruque*. Le portrait resta tel qu'il était dans le tableau.

SERVICE DE TABLE IMITANT L'ARGENT. — La découverte de l'IRIDIUM allié au NICKEL, forme un alliage métallique qui est aussi propre et aussi sain que l'argent. On en fabrique CASSEROLES, PLATS, ASSIETTES, SOUPIÈRES, et bien d'autres objets. Pour plus de détails voir le *Prospectus*. Les COUVERTS A FILETS sont à 1 fr. 75 c., et les cuillers à café, aussi à filet, à 3 fr. 50 c. la douzaine; les couverts unis sont à 1 fr. 50 c. le couvert. On ne les trouve à Paris qu'à la fabrique, chez MOUSSIER-FIÈVRE, Marchand Orfèvre-Bijoutier, breveté d'invention, rue des Fossés-Montmartre, n° 6, à la seule fabrique des VÉRITABLES LINES SULFURIQUES DIAMANTÉES propres à soulager complètement et détruire les cors aux pieds. On ne reçoit que les lettres affranchies.

A ce Numéro est jointe la planche 841.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription, pour un trimestre: Paris, 9 fr.—Départemens, 9 fr. 50.—Etranger, 10 fr.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L., et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés *franc de port*.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.